

Biographie d'un monde virtuel *The Social Network* de David Fincher

Jean-François Hamel

Volume 29, numéro 1, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2011). Compte rendu de [Biographie d'un monde virtuel / *The Social Network* de David Fincher]. *Ciné-Bulles*, 29(1), 63–63.



The Social Network

de David Fincher

Biographie d'un monde virtuel

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

L'avènement de Facebook aura marqué, de multiples façons, le début du nouveau millénaire. Les relations humaines n'ont plus le même visage depuis qu'il est possible de se créer, sur Internet, une vie sociale jusqu'à ancrée dans la réalité. Il y a dans ces existences rongées par l'informatique, par un univers virtuel qui passe parfois pour véridique, quelque chose de profondément dés-humanisant, voire problématique. Certes, quelques-uns objecteront que ces outils nouveaux, dont Facebook est la quintessence, assurent un certain progrès, une évolution. C'est justement à ce débat, à la fois complexe et intéressant, auquel hélas ne s'attarde pas David Fincher dans **The Social Network**. Le film raconte la création de Facebook par Mark Zuckerberg, alors étudiant à Harvard, qui deviendra le plus jeune milliardaire de l'histoire. À travers cet étonnant récit, Fincher relate les déboires judiciaires et personnels de Zuckerberg, un *wizkid* franchement antipathique, asocial et incapable du moindre rapport humain.

The Social Network ne peut prétendre à quelque valeur sociologique que ce soit; ce

n'est pas, comme certains l'ont prétendu, un constat sur l'état d'une jeune génération prise dans un tourbillon technologique auquel elle ne comprend pas grand-chose. Il faut regarder le film autrement. La première scène le montre bien : dans un café du campus, Zuckerberg, malgré ses innombrables arguments tendancieux, se fait larguer par sa copine sans tout à fait comprendre ce qui se passe. L'ouverture annonce la suite; il s'agira pour Fincher de montrer son protagoniste, de le décrire, de l'observer au moment où germe dans son esprit l'idée de Facebook, puis dans ses tourments, alors que son seul ami et deux étudiants qui l'accusent de leur avoir volé leur concept de réseau social le poursuivent en justice. Le regard du cinéaste se limite à esquisser ce cheminement ultra-classique : l'ascension vertigineuse, suivie de la descente de Zuckerberg, sans chercher à aller au-delà du récit anecdotique du mythe de la réussite sociale et monétaire. **The Social Network** n'est malheureusement jamais le drame social, pertinent et réflexif, que le phénomène qu'il expose lui aurait permis d'être.

Autre problème, lié cette fois au genre biographique qu'exploite Fincher et au traitement qu'il réserve à son protagoniste : la question de la vérité. Derrière une apparente transparence se cachent des éléments de fiction que le cinéaste ne croit pas utile

de révéler au spectateur. Pourtant, le film semble, de bout en bout, se poser comme récit véridique, d'autant plus que le cinéaste ne cesse d'insérer dans l'image des indications de lieux et de temps, allant jusqu'à divulguer, par une série de courtes phrases insérées à la fin, ce qu'il est advenu aux divers personnages au terme des procès. Certes, le cinéma de fiction est libre et il peut interpréter la réalité à sa manière. Faut-il rappeler qu'il a aussi le devoir, entre autres, de ne pas se confondre avec le document historique. Or, **The Social Network** tente d'être les deux à la fois : indépendant vis-à-vis de son sujet, tout en demeurant au plus près de celui-ci, afin d'être efficace et captivant sur le plan dramatique.

Dans la lignée des précédents films de Fincher, à l'exception peut-être de **The Curious Case of Benjamin Button**, **The Social Network** est bien construit d'un point de vue strictement narratif. Que ce soit en matière de qualité des dialogues, de direction photo, de jeu des acteurs ou de mise en scène, les choix du réalisateur sont judicieux et servent une intrigue divertissante, menée sans jamais faillir. Malheureusement, et c'est toujours ainsi chez Fincher (on pense entre autres au traitement de la violence dans **Fight Club** et **Seven**), ces qualités élémentaires ne sont pas appuyées par une approche rigoureuse et critique du sujet traité. ▀



États-Unis / 2010 / 120 min

RÉAL. Julie David Fincher **SCÉN.** Aaron Sorkin, d'après le livre de Ben Mezrich **IMAGE** Jeff Cronenweth **MUS.** Trent Reznor et Atticus Ross **MONT.** Angus Wall et Kirk Baxter **PROD.** Dana Brunetti, Cean Chaffin, Michael De Luca et Scott Rudin **INT.** Jesse Eisenberg, Andrew Garfield, Armie Hammer, Rooney Mara, Justin Timberlake, Bryan Barter **DIST.** Columbia Pictures